

Le couple « oralité-écriture » : dualisme et/ou chiasme ?

APPROCHE INTERDISCIPLINAIRE SUR LES RELATIONS CONCEPTUELLES EN JEU

19 et 20 mars 2024

Campus Condorcet, 5 cours des Humanités, 93300 Aubervilliers
Salle 0.015, rez-de-chaussée du bâtiment de recherche sud (métro Front Populaire)

Contact : aurelie.nevot@cnrs.fr

Ce colloque vise à questionner l'articulation des concepts d'« oralité » et d'« écriture », tantôt conçue à l'aune de perspectives dualistes selon lesquelles l'écriture serait indépendante de l'oralité tout en étant la transcription d'une langue parlée, tantôt pensée par le prisme de perceptions plus chiasmatisques, ne relevant pas de principe d'opposition ni même de distanciation *a priori* entre l'écriture et la voix, la première n'inscrivant pas la seconde mais l'exprimant et la présentifiant. Il s'agira de prêter attention aux deux concepts en jeu, aux sens auxquels ils sont associés selon les contextes historiques, culturels et culturels considérés.

« Écriture » et « oralité » sont des catégories occidentales auxquelles nous n'avons pas d'autre choix que de recourir pour désigner ce que l'on observe en dehors de ce champ de rationalité. Or, de telles distinctions ne traduisent pas forcément avec justesse certaines catégories exogènes, susceptibles d'établir des liens de continuité entre différentes modalités figuratives et vocales, et plus largement corporelles. Nos questionnements concerneront donc certains « intraduisibles ». Les logiques de pensée auxquelles répondent les différents modes d'association de l'écriture et de l'oralité seront mises au jour afin de les comparer et de se demander où et à quelles périodes historiques, leurs articulations dualistes et chiasmatisques sont observables, et s'il existe un lien sociologique et historique, voire ontologique, de contiguïté entre elles. Les institutions symboliques dans lesquelles elles s'observent relèvent-elles de registres juxtaposés ou totalement distancés ?

Programme détaillé

Mardi 19 mars 2024

9h-9h30

Aurélie Névoit (Ethno-anthropologue, directrice de recherche, CNRS) :

En guise d'introduction : écritures, voix et imaginaires

9h30-10h30

Anne Zali (Conservateur général honoraire à la Bibliothèque nationale de France) :

« Ces tablettes de bois thraces que la voix d'Orphée remplit d'écrits »

A travers la figure contradictoire d'Orphée - poète légendaire à la voix enchantée mais aussi fondateur présumé de l'orphisme, caractérisé par une importance sans précédent accordée à l'écrit - se révèle la possibilité de raconter autrement la naissance d'une écriture : en sortant de l'opposition chère à la tradition occidentale entre oralité et scripturalité pour entrer dans un jeu vivant d'échanges et d'échos où la voix s'écrit, où l'écrit sonne, où le support se fait parlant. Euripide au Vème siècle évoque dans « Alceste » (v962-972) « ces tablettes de bois thraces que la voix d'Orphée remplit d'écrits » et les vases grecs de la même époque montrent la tête coupée d'Orphée préférer des paroles qui viennent s'inscrire de leur propre mouvement sur la cire des tablettes. Mais la parole qui s'inscrit là n'est pas une parole ordinaire : elle porte avec elle l'outrecuidance du connaître et l'entièreté des souffles. Elle est le jaillissement miraculeux d'un chant par delà la mort qui agit comme un charme sur le bois des tablettes. Dès lors peut-on

comprendre les épreuves qui jalonnent l'histoire légendaire d'Orphée (expédition des Argonautes, deuil, descente aux Enfers, démembrement) comme autant d'étapes constitutives de la naissance d'une écriture, écriture frémissante dont la magie se serait perdue par la suite ? Une naissance à rêver autant qu'à penser...

10h30-11h30

Corentin Voisin (Docteur en Sciences de l'Antiquité, UMR 7044 ArchiMédE) :

Qu'est-ce que « l'écriture d'Orphée » ? Approche historiographique et critique

Marcel Detienne a largement contribué dans ses ouvrages, en particulier *L'écriture d'Orphée* (1989) et *Les dieux d'Orphée* (2007), à faire de l'orphisme un phénomène religieux marginal au sein de la cité antique. La place de l'écrit dans l'orphisme, à la fois ritualiste et fondé sur la révélation, contribuerait à en faire un « chemin de déviance » par rapport à la *polis religion*, au même titre que le pythagorisme, son proche voisin selon Detienne. Cette approche trouve ses origines dans les travaux des historiens des religions de la première moitié du XXe siècle qui ont peu à peu entrepris de rapprocher divers phénomènes dont la finalité serait de fournir un schéma eschatologique sur le devenir des âmes, afin d'assurer l'heureux sort des partisans de l'orphisme ou du pythagorisme. L'emploi de certains textes et de certaines pratiques, en particulier des hymnes ou des exégèses, se couplerait avec l'expérience de désolidarisation du corps, souvent rapprochée du shamanisme par les interprètes modernes depuis Eric Dodds. De telles constructions ne résistent cependant pas à un examen attentif, soutenu par les paradigmes actuels d'étude des religions civiques antiques. Cette communication propose donc un parcours critique parmi les hypothèses sur les rapports entretenus entre l'orphisme, l'écriture et l'oralité, afin de dresser un bilan critique des connaissances sur ce phénomène.

Pause 11h30-11h45

11h45-12h45

Louise Routier-Guillemot (Doctorante, École Normale Supérieure de Paris) :

L'épsilon de Delphes et le corps boiteux de Lambda. Enquête sur la troisième dimension des lettres grecques

L'alphabet grec n'est-il que le piège où s'engluie la voix dans le *Phèdre* de Platon ? Certains auteurs nous invitent à dépasser la dichotomie entre oralité et écriture, traditionnelle dans la pensée occidentale — et ce, à l'intérieur même de son corpus fondateur (Hérodote, dans *l'Enquête*, v, 58, articule phonologie, graphie et structure de l'alphabet autour de la notion de *ῥυθμός*, le « rythme »). La défiance envers l'écrit peut ainsi s'accompagner d'une fascination envers le tracé des lettres. Car les lettres grecques sont plus que de pures conventions non figuratives : mythe et herméneutique nous en montrent certaines prendre corps, acquérir une troisième dimension entre signe lu et son émis. Ainsi la boiteuse Lambda, (Hérodote, v, 92) porte dans son corps la forme du lambda *dans sa graphie corinthienne* ; en y insérant une corporalité, elle relie cette graphie à la charge symbolique, politique et rituelle de la boiterie à Corinthe. Dans le *Sur l'épsilon de Delphes* de Plutarque, l'offrande d'une lettre de pierre engendre des discours toujours insuffisants à en rendre raison : à la fois partie de l'alphabet et phonème, l'épsilon n'est pas support mais mystère, matrice de sens.

14h-15h

Alexander Schnell (Professeur de philosophie, Université de Wuppertal) :

« Pharmakon » et écriture. Derrida lecteur de Platon

L'objectif de cette contribution est de procéder à un commentaire synthétique de la "Pharmacie de Platon" (1968) de Jacques Derrida. Il ne s'agit pas simplement de reconstituer la lecture derridienne du "Phèdre" de Platon. Le but est bien plutôt de comprendre le statut de l'écriture dans la pensée de Derrida, en établissant les liens avec la "trace", le "phénomène", le "jeu" et la substantialité liquide du "pharmakon". Il se dégagera à partir de là la signification d'un "texte" aux yeux de Derrida.

15h-16h

Iván Trujillo (docteur en philosophie, Chercheur Fondecyt, Universidad de Valparaíso) & Ernesto Feuerhake (doctorant en philosophie, EHESS) :

L'oral, l'écrit et l'idiome. L'universalité idiomatique chez Derrida

Dès l'ouverture de *De la grammatologie*, Jacques Derrida parle du « logocentrisme », ou « métaphysique de l'écriture phonétique », comme de l'ethnocentrisme le plus puissant et le plus original. Ainsi caractérisée, la métaphysique est dès lors associée à un système d'écriture déterminé. Le factum de l'écriture phonétique ne répond à aucune nécessité d'essence absolue et universelle, mais il est capable de commander le concept de l'écriture, l'histoire de la métaphysique et le concept de la science. Un rapport entre fait et nécessité y semble donc impliqué. La façon dont Derrida procède ici, rappelle son interprétation de Husserl, dans laquelle, en inscrivant le transcendantal en une histoire et un lieu déterminés (cf. *La crise de l'humanité européenne*), Husserl forçait à penser à la nécessité d'une certaine universalité idiomatique. Nous prétendons que, dans l'approche derridienne du logocentrisme (ethnocentrisme) concernant les rapports de l'oral et de l'écrit, ce qui est en jeu est la pensée d'une universalité idiomatique. Nous nous demandons si c'est cette universalité inouïe qui fournit la possibilité de parler du rapport de l'oral et de l'écrit au-delà de l'occidental.

Pause 16h-16h15

16h15-17h15

Diego Scalco (Docteur en philosophie, Institut ACTE, Université Paris 1) :

Le chiasme de l'oralité et de l'écriture. De la philosophie du langage ordinaire à la déconstruction, et vice-versa.

Malgré leur différend au sujet de la place à assigner respectivement à l'oralité et à l'écriture dans la sphère langagière, Stanley Cavell et Jacques Derrida s'accordent sur la nécessité de dépasser le dualisme entre ces modes de communication. Que le dépassement s'accomplisse en recouvrant l'ouverture à l'indépendance du langage recelée dans l'oralité ou en remontant à l'origine du langage en tant qu'archi-écriture, il s'agit de dégager cette dimension inintentionnelle que la métaphysique relègue systématiquement à l'arrière-plan de la pensée. La philosophie du langage ordinaire et la déconstruction parviennent toutes deux à repérer le défaut de présence, voire d'actualité, implicite dans le langage, que le chiasme de l'oralité et de l'écriture s'opère dans le sens de la locution ou de l'inscription. Il n'en demeure pas moins qu'un tel défaut tient, chez Cavell, à l'irréductibilité du langage ordinaire à toute dimension communicationnelle ultérieure, la finitude étant la condition inéluctable sous laquelle les énoncés fonctionnent. Chez Derrida, il tient au contraire à la différance originaire dont dérivent la citation, la rupture avec tout contexte donné et l'engendrement de nouveaux contextes sans centre d'ancrage absolu. Or, en l'occurrence, c'est sur fond d'interprétations différentes de la

théorie des actes de langage élaborée par John L. Austin que ressort le chiasme de l'oralité et de l'écriture, d'où la possibilité de réinterpréter cette théorie sous un angle lui-même chiasmatisé, à la fois cavellien et derridien.

Mercredi 20 mars 2024

9h30-10h30

Emmanuel Souchier (Professeur émérite, Lettres Sorbonne Université – Celsa) :

L'être écrit, cet autre « moi-même ». Pour une anthropologie communicationnelle de l'écriture

Lorsque j'écris, je dessine les contours d'un « autre moi-même », d'une altérité radicale née d'une rupture entre ce que je suis et ce que je produis. Quelle est donc la nature de cet « être écrit » qui prétend s'exprimer à ma place ? Quel est ce double médiatique séparé de mon corps, présent à mes yeux, mais si différent de ce que je suis ? Qui est cet « autre moi-même » si dissemblable et qui porte pourtant ma voix au-delà de mon corps ? Quelle est cette instance née de mes mains, qui me doit tout, mais revendique sa propre existence, sa propre corporéité. Comment se fait-il que cet « être symbolique » puisse ainsi s'émanciper de mon corps, de mon énonciation, de ma temporalité aussi bien que de ma présence au monde ? Est-ce bien là cet « être imaginal » dont les récits, l'histoire de l'écriture et la mythologie nous content les ruses autant que les prouesses ? Plus fondamentalement, en quoi cet « être » singulier réunit-il le geste et la parole chez les anthropiens et en quoi cela définit-il les conditions de possibilité de l'écriture ? La démarche est pluridisciplinaire. Fondée en paléontologie du langage (Leroi-Gourhan), pratiquant un éclectisme méthodologique de bon aloi, elle emprunte les voies théoriques qui lui sont nécessaires pour tenter de définir, dans le cadre d'une anthropologie communicationnelle, cet objet de recherche éminemment composite qu'est l'écriture.

10h30-11h30

Florian Berrouet (Docteur en préhistoire, Université de Bordeaux) :

Cheminer dans la grotte et faire corps avec elle : l'« entre-deux-mondes » de l'art pariétal

L'art pariétal préhistorique, somme d'expressions graphiques mêlant représentations figuratives (animales et humaines, simples ou composites) et non figuratives, évoluant d'images hyperréalistes à des compositions abstraites, est apparu il y a 35 000 ans, principalement en Europe occidentale, chez des sociétés sans écriture et dont les formes d'oralité nous demeureront à jamais inconnues. Mais pour autant, il n'est pas muet : son exécution telle qu'elle est pressentie à travers l'étude des reliefs souterrains, du cheminement de ses auteurs et des sensations auditives ou tactiles – qu'il est aujourd'hui possible d'appréhender – laisse entrevoir des progressions parfois inconfortables qui ne doivent rien au hasard, un engagement corporel souvent total doublé d'une gestuelle appropriée et un usage différencié des volumes et des supports rocheux, dans le cadre de pratiques que l'on peut supposer d'ordre rituel. L'étude dynamique des tracés révèle alors un investissement physique, pour faire surgir sur l'interface rocheuse ce qui peut apparaître comme une forme de langage graphique. À partir des données actuelles et de notre expérience de terrain, nous examinerons tout particulièrement le dispositif symbolique des grottes ornées du Sorcier (Saint-Cirq, Périgord) et d'Isturitz & Oxocelhaya (Saint-Martin-d'Arberoue, Pays basque nord), en lien avec quelques interprétations récentes de cet art et notamment celle – novatrice et rigoureusement étayée – qui fait intervenir le mythe dit « de l'Émergence primordiale » (J.-L. Le Quellec, *La caverne originelle. Art, mythes et premières humanités*, La Découverte, 2022), dont il nous semble reconnaître pour partie les composantes dans les sites mentionnés.

11h30-12h30

Sylvain Perrot (historien et archéologue de la musique grecque antique, chargé de recherche, CNRS, UMR 7044 ArcHiMèdE)

La notation musicale grecque et le « chant magique des sept voyelles »

Les Grecs de l'Antiquité recourent à deux types de notation musicale, selon que l'exécution est vocale ou instrumentale. Il appert aujourd'hui que l'objectif est de conserver des mélodies dans des archives de cités ou des bibliothèques de corporations d'artistes. Ces deux types de notation entretiennent une relation étroite avec l'alphabet, qui en constitue le point de départ. Un seul outil sert donc à coder toutes les sonorités, mais la genèse de cette idée n'est pas renseignée par nos sources. Si la notation vocale reprend les lettres de l'alphabet, la notation instrumentale emploie des signes qui n'ont pas la forme normalisée qu'elles ont dans l'Athènes de la fin du V^e siècle avant notre ère. On privilégie aujourd'hui l'hypothèse d'alphabets locaux, mais plusieurs savants se sont demandé si ces caractères avaient une fonction magique : certains ont suivi la piste de la kabbale, quand d'autres ont élaboré la théorie du « chant magique des sept voyelles », à la lumière du traité *Sur l'élocution* de Demetrios (I^{er} siècle avant notre ère), corroboré par des papyrus d'Égypte gréco-romaine qui présentent des séries de voyelles chantées dans le cadre de rituels magiques. Toute la difficulté est de savoir ce qui est chanté : les voyelles correspondent-elles à des notes précises ou sont-elles une trace écrite qui ne prend sens et son que par une *performance* orale improvisée ? J'essaierai de répondre à cette question par une analyse de ces papyrus couplée à un document méconnu, une clochette romaine portant l'inscription grecque « Je chanterai maintenant aux dieux », avec l'effigie d'Hécate, de Tychè/Némésis et d'Hermès, en plus d'une série de lettres que la morphologie identifie comme une notation magique.

14h-15h

Sylvie Donnat (Professeure d'égyptologie, Université de Lille, HALMA– UMR 8164) :

Parole, image, écriture dans le polythéisme égyptien antique

L'écriture, dans son sens restreint, se définit comme un système de signes capables d'encoder tous les énoncés linguistiques d'une langue (Vernus 2016). De ce fait, toute écriture est tout à la fois liée au verbal et au visuel. Au couple oralité-écriture, il faut donc adjoindre le concept d'image (Christin 1995). L'étroitesse de la relation entre ces trois concepts est particulièrement évidente pour le cas de l'Égypte antique, dont le système d'écriture hiéroglyphique ne s'est jamais affranchi de son origine figurative, et ce en dépit de l'existence de tachygraphies procédant d'une simplification de ses signes (Vernus 2022). Plus, dans le domaine des pratiques rituelles ou des conceptions religieuses, les jeux de mots comme les jeux de signes sont exploités pour saisir et rendre compte de différents aspects du monde (Koenig 2004, citant Vernus 2001 ; cf. Houston, Stauder 2020), voire pour tenter d'influer sur les actions des puissances divines. L'articulation triadique parole-image-écriture est donc, en Égypte antique, au cœur d'une certaine forme d'appréhension du monde, et façonne les rituels. La figuration est un mode de présentification des divinités (*néjtjrou*), qui doit être activée par la voix du ritualiste. L'écrit est un médium de présentification des paroles divines (*médou-netjer*), qui peut, selon les cas, agir de manière indirecte, par l'intermédiaire de l'énonciation du ritualiste lettré, soit de manière directe, par la présence matérielle du texte, soit encore par une combinaison de ces deux modalités. Les objets textuels, fabriqués dans une visée protectrice ou curative, exploitent cette relation triadique parole-image-écriture, avec en arrière fond la question du rapport à une tradition textuelle non close (Vernus 2016). Ils constituent un bon exemple des multiples façons dont les puissances divines égyptiennes parlent à travers l'écrit.

15h-16h

Claire-Akiko Brisset (Professeure en histoire culturelle du Japon, Université de Genève) :

« **Les récits guerriers médiévaux au Japon : entre oralité et écriture** »

Les plus anciens récits guerriers médiévaux japonais (le *Heike monogatari*, ou *Dit des Heike*, *Hôgen monogatari*, ou *Dit de Hôgen*, et *Heiji monogatari*, ou *Dit de Heiji*) racontent les conflits militaires ayant déchiré le pays entre le milieu et la fin du XIIe siècle. S'ils ont été longtemps récités lors de performances rituelles par des conteurs aveugles (*biwa hôshi*), aujourd'hui ils sont non seulement conservés sous une forme écrite, mais aussi étudiés comme des textes, voire des textes littéraires. Peu d'approches s'intéressent à la nature proprement orale de ces récits et cherchent à comprendre les liens complexes entre oralité et écriture qui se sont tissés au cours de leur histoire. Lors de ma présentation, je me propose d'interroger le couple conceptuel « oralité et écriture » dans ce cadre socio-historique précis et de surmonter ce « dualisme d'ancrage européen qui ne fait pas sens universellement ».

16h-17h : discussion générale